

mathématiciens dont Weil déplore l'absence. C'est qu'il a fallu conférer du sens à la vie de ces scientifiques morts au combat avant d'avoir pu laisser des traces importantes dans les sciences. Et si ces récits avaient joué un rôle dans l'émergence d'une nouvelle conception des mathématiques, plus abstraites, plus facilement détachables d'un point de vue moral des usages militaires qu'elles reçoivent ?

PROFESSEUR DE MATHÉMATIQUES AU LYCÉE DU MANS

Revenons au jour de l'Armistice. À l'hôpital du Mont-Frenet, à La Cheppe (Marne), grièvement blessé, un jeune homme de 32 ans, autrefois professeur de mathématiques au lycée du Mans, se réjouit de la paix qui arrive : « Toutes ces bonnes nouvelles ragaillardissent », écrit-il à son épouse. Reçu à la fois à l'École polytechnique et à l'École normale supérieure en 1906, Paul Viple a choisi la seconde alors qu'ils sont peu à le faire. Dans la notice nécrologique qu'il lui consacre en 1920 – et dont ce récit est tiré –, son ancien camarade de classe Maurice Gevrey évoque comment il avait ébloui tant ses camarades que ses professeurs par ses aptitudes intellectuelles : « Nous [...] faisons de longues séances au tableau, à la recherche de quelque problème d'agrégation, long... et parfois ennuyeux. Il avait, dans les calculs compliqués et ingrats, une patience et une sûreté qui nous émerveillaient et il fut bien souvent le seul à poursuivre jusqu'au bout une question que nous abandonnions – leçon très simple de conscience et de volonté qu'il nous donnait à tous. » En 1909, Viple passe l'agrégation de mathématiques. Suivent deux années de service militaire avant qu'il ne commence à enseigner à Paris. Bien qu'il soit agrégé, on lui assigne des classes de niveau inférieur, mais cela semble lui plaire : « J'aime les petits », aurait-il confié à un ami.

Entre-temps, Viple commence à travailler à une thèse de doctorat qui traite des équations fonctionnelles. On sait peu de chose de ce travail qui n'a jamais été publié sous quelque forme que ce soit. Il s'inscrit dans la grande tradition française de l'analyse mathématique, qui a alors atteint son apogée grâce à des figures comme Borel lui-même, mais aussi d'Henri Lebesgue et Maurice Fréchet, lesquels ont précédé Viple de peu à l'ENS.

À l'instar de nombre d'autres normaliens morts à la guerre, Viple laisse une marque plus profonde en tant que professeur. À partir des témoignages qu'il rassemble auprès de nombreux collègues et élèves, Gevrey brosse le tableau vivant du jeune professeur de mathématiques au lycée du Mans, celui d'un homme modeste, patient et, par-dessus tout, d'une grande dévotion envers ses élèves. Ainsi ce



En 1919, peu après la réouverture de l'École normale supérieure, les élèves ont lancé une souscription pour la construction d'un monument aux morts. Celui-ci, érigé en 1923, évoque dans ses bas-reliefs les dures conditions de vie sur le front, comme ici des mitrailleurs en action dans les tranchées.

Entre 1914 et 1918, 22 normaliens agrégés de mathématiques sont morts pour la France

témoignage d'un ancien élève : « C'était toujours avec cette entière simplicité, qui donne confiance à l'élève et ne le rebute pas, qu'il nous initiait aux sciences mathématiques et, toujours avec la même patience, il reprenait les théories, pour lui si claires, que nos esprits rebelles n'avaient point encore assimilées. »

En juillet 1914, Viple épouse une de ses amies d'enfance. Une vie de bonheur semble s'ouvrir à eux, poursuit Gevrey. La nouvelle de la mobilisation générale survient alors que le couple est en voyage de noces en Suisse. Pour beaucoup de normaliens, l'expérience de la guerre est brutale. Dès janvier 1915, l'ENS se rend compte de l'ampleur de la tragédie. Lors de la rencontre annuelle des anciens élèves, on rapporte que sur les 195 élèves actuels mobilisés, seul un peu plus du quart (soit 55 d'entre eux) est indemne après à peine cinq mois de guerre : 35 ont été tués ; 15 ont disparu ; 74 sont blessés ; 21 sont prisonniers ; 9 sont malades. ➤

> Ces chiffres sont, tous contextes confondus, parmi les premiers qui circulent dans la presse à propos du coût humain de la campagne désastreuse des derniers mois. Globalement, les recherches récentes confirment que les élèves de l'ENS ont bien été touchés, en proportion, plus que ceux d'autres institutions similaires (sauf l'école militaire de Saint-Cyr) et même que la population masculine française en général. Dans les classes de 1910 à 1912, c'est plus de la moitié qui est tuée ! Mais il convient aussi de noter que les promotions plus anciennes, auxquelles appartient Viple, si elles ont offert leur contingent à la cohorte des morts pour la France, ont en général été mieux préservées.

Il faut relire les terribles romans de Maurice Genevoix, normalien en section lettres, pour comprendre que malgré leurs succès scolaires, ces jeunes gens ont le plus souvent partagé le triste et fatal quotidien de leurs compatriotes. Au début du conflit, en tout cas, le fait d'avoir une formation de scientifique ne permet pas d'échapper aux rigueurs de la guerre des tranchées et l'armée semble n'avoir que faire de leurs compétences particulières. Contrairement à beaucoup, Viple se voit cependant offrir l'occasion de tirer directement avantage de ses études et intègre un régiment du Génie qui offre une protection relative. Il ne rejoint le front qu'en octobre 1915. En juillet 1916, il prend part à l'offensive de la Somme et fait preuve, sous le feu de l'ennemi, d'une conduite

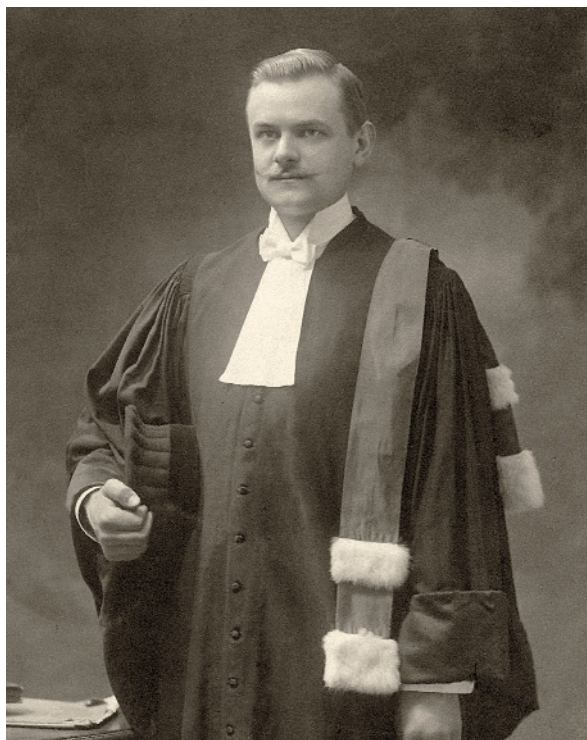
héroïque qui lui vaudra d'être décoré de la Légion d'honneur. Après une courte maladie, Viple arrive à Verdun en août 1917 et reste sur le front jusqu'aux dernières offensives qui débutent le 26 septembre 1918. Quelques jours avant d'être fatalement blessé, il écrit à sa femme : « Je me trouve bien de cette vie intéressante et active, mais pas trop dangereuse ; je suis content d'avoir réussi à te rassurer et à calmer tes inquiétudes. »

Avoir une formation scientifique ne permet pas d'échapper à la guerre des tranchées

Fin octobre 1918, son équipe travaille à la consolidation d'une passerelle sur le canal des Ardennes lorsqu'une première salve blesse deux soldats. Un deuxième obus touche un groupe de travailleurs : l'un d'eux meurt sur-le-champ, six sont blessés, dont Viple. Transporté dans un hôpital de campagne, il écrit à sa femme : « Il m'est arrivé un petit accident sans gravité : j'ai reçu quelques éclats d'obus dans le dos qui ont été retirés ce matin. Tout va bien... » Malheureusement, la convalescence ne se passe pas comme prévu. Le lendemain de l'Armistice, on l'opère à nouveau. Le 17 novembre, il écrit d'une main tremblante : « C'est un beau dimanche qui doit commencer l'occupation de l'Alsace-Lorraine. » À minuit, il était mort.

DONNER DU SENS À L'INJUSTIFIABLE

Tel que le rapporte Gevrey dans sa notice, le contraste entre la vie de Viple avant la guerre et celle qu'il mène sur le front est choquant. Mais au milieu de son témoignage, il introduit une solution de continuité en citant un ancien élève de Viple. Bien que cet élève n'ait jamais croisé Viple sur le front, il l'imagine « là-bas, toujours le même, aimable et doux, toujours calme, au repos comme dans la tranchée, la nuit comme le jour, à l'affût comme à l'heure de l'assaut, et bon pour ses hommes comme il l'avait été pour ses élèves. » L'exemple de Viple, comme celui de plusieurs de ses camarades d'infortune, montre l'importance du récit qui permet de donner du sens à l'injustifiable.



Paul Viple (1886-1918), normalien de la promotion de 1906, était professeur de mathématiques au lycée du Mans lorsqu'il fut mobilisé.